

Jacques Gouin

VALÉRY ET L'ART DE TRADUIRE

Commentaires sur une préface à une traduction des *Bucoliques* de Virgile, par l'auteur de la *Jeune Parque*¹

Nous savions que Valéry avait voulu pénétrer les mystères des mathématiques avant d'aborder ceux, plus subtils encore, du langage poétique. Nous savions qu'il s'était également penché, – se gardant bien d'en faire état, – sur de savants livres d'histoire avant d'écrire ses prestigieux essais. Esprit d'une extrême exigence, Valéry n'entreprenait rien qu'il n'eût d'abord sévèrement passé au crible de sa lumineuse intelligence. La traduction devait à son tour se présenter à ce cerveau méticuleux comme une nouvelle énigme fascinante à déchiffrer, mais demandant une très longue période de réflexion.

Aussi quand un de ses amis, le D^r A. Roudinesco, le pressentit en 1943 en vue d'obtenir de lui une traduction en vers français des *Bucoliques*, la première réaction de Valéry fut-elle d'abord dans le sens d'un refus catégorique. "... J'aime mieux me jeter par la fenêtre," répondit-il. "Vous voulez... des rimes : alors je demande cent ans²".

Si l'on fait abstraction de son séjour auprès de l'Agence Havas où il fit vraisemblablement fonction de traducteur, – encore que cet épisode de sa vie reste assez obscur, – on peut dire que Valéry ne s'était jamais sérieusement arrêté, comme ses illustres contemporains Gide et Claudel, aux innombrables problèmes que pose l'art difficile de la traduction. Mais il n'en prévoyait pas moins tout le labeur qu'entraînerait l'entreprise exigée de son ami. Toujours hésitant avant d'entamer quelque tâche que ce fût, Valéry en revanche était doué de cette aptitude, assez typique de l'artiste indolent et génial, de réagir violemment aux défis qu'on lui lançait. Traduire Virgile, vers pour vers, constituait assurément un défi

¹ Paul Valéry, *Variations sur les Bucoliques*, précédées d'une introduction par le D^r A. Roudinesco : *Les derniers vers de Paul Valéry : Les Bucoliques de Virgile*, dans la *Nouvelle Nouvelle Revue Française*, n° 32, 3^e année, pp. 193-220, 1^{er} août 1955.

² *Ibid.* p. 193.

de nature à remuer l'inertie hautaine de ce prince de l'esprit. "... L'espèce de défi que me portaient les difficultés dont j'ai parlées, et les comparaisons même qu'il y avait à craindre, agirent comme des aiguillons et firent que ce cédaï³."

En moins d'un an, Valéry avait traduit en autant d'alexandrins tous les hexamètres des dix *Bucoliques*. Le D^r Roudinesco lui avait demandé en outre une préface, que Valéry refusa d'abord, selon son habitude, mais qu'il finit par rédiger. Son ami avait espéré dix pages : Valéry lui en donna vingt-deux, qu'il intitula, modestement comme toujours, "*Variations sur les Bucoliques*", et que l'on peut considérer en quelque sorte comme le "testament poétique de Valéry⁴", non moins que comme une véritable philosophie de la traduction.

Depuis toujours obsédé par le problème du langage, Valéry savait qu'"écrire *quoi que ce soit*, aussitôt que l'acte d'écrire exige de la réflexion... est un travail de traduction⁵." Écrire, – ou tout simplement parler d'ailleurs, – consiste en effet à *traduire* des idées ou des émotions qui tournoient et s'agitent à l'état brut dans le maëlstrom de l'esprit et de la sensibilité. À noter qu'il s'agit uniquement encore, à ce stade, de l'expression d'une idée ou d'une émotion, vaguement conçue ou sentie, dans une langue donnée, par le sujet pensant. Ce travail de traduction devient donc *a fortiori* beaucoup plus laborieux lorsque le sujet pensant veut exprimer une idée ou une émotion à partir d'une autre langue que la sienne. En réalité, c'est un double travail de traduction qui s'impose; et ce double travail devient d'autant plus ardu que la langue à traduire est davantage éloignée de la langue de traduction.

Valéry savait fort bien que la structure syntaxique du latin est aux antipodes de la structure syntaxique du français. Cette divergence nous paraissant analogue à celle qui éloigne l'anglais du français, il ne sera pas sans intérêt pour nous de noter ce qu'en dit Valéry :

"La langue latine [on pourrait dire la langue anglaise] est, en général, plus

³ *Ibid.* p. 198.

⁴ *Ibid.* p. 195.

⁵ *Ibid.* p. 200.

dense que la nôtre. Elle n'use pas d'articles; elle fait l'économie des auxiliaires...; elle est avare de prépositions; elle peut dire les mêmes choses en moins de mots, elle dispose d'ailleurs des arrangements de ceux-ci avec une liberté qui nous est presque entièrement refusée, et qui fait notre envie⁶.”

Il ajoute

“Le poète français o[n pourrait dire le traducteur anglais-français] fait ce qu'il *peut* dans les liens très étroits de notre syntaxe; le poète latin [en l'occurrence, le rédacteur du texte original anglais], dans la sienne si large, fait à peu près ce qu'il *veut* [les mots soulignés sont de nous]⁷.”

En présence donc d'une langue à traduire, dont la syntaxe est structurellement éloignée de la nôtre qui est d'une exigence tyrannique, – garante de sa clarté par ailleurs, – Valéry ne se cache pas qu'il faut parfois “chercher une certaine harmonie sans laquelle... la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison⁸”. Là-dessus, il stigmatise les traductions trop serviles, qui deviennent “des préparations anatomiques, des oiseaux morts⁹”. Il ajoute cette condamnation lapidaire : “On met en prose comme on met en bière¹⁰”.

Une telle attitude de liberté, face au texte à traduire, n'est pas sans danger, et Valéry en est conscient tout le premier. Ainsi, agacé par certaine faiblesse, certaine naïveté ou défaillance des harmonies du jeune Virgile, que pourtant “dix-neuf siècles de gloire¹¹” ont

⁶ *Ibid.* p. 196

⁷ *Ibid.* p. 196.

⁸ *Ibid.* p. 199.

⁹ *Ibid.* p. 199.

¹⁰ *Ibid.* p. 199.

¹¹ *Ibid.* pp. 198-199.

rendu “vénérables et quasi sacrées”¹², il confesse :

“Je me trouvais, par moment, tout en tripotant ma traduction, des envies de changer quelque chose dans le texte vénérable... Je ne craignais pas de rejeter celle épithète, de ne pas aimer tel mot. Pourquoi pas¹³?”

Ce “pourquoi pas” frondeur aura l’heur de plaire sans doute à l’un de nos estimés collègues qui y trouvera une absolution d’autorité à certaines de ses audaces!

Mais ce “pourquoi pas?” n’éloigne pas Valéry outre mesure de l’espèce de sacerdoce qu’il s’impose. Il sait que traduire consiste avant tout à rendre fidèlement la pensée d’un autre. Aussi comprend-il parfaitement le processus auquel il doit s’astreindre:

“Le travail de traduire, mené avec le souci d’une certaine approximation de la forme, nous fait, en quelque sorte, chercher à mettre nos pas sur les vestiges de ceux de l’auteur, et non point façonner un texte à partir d’un autre; mais de celui-ci, remonter à l’époque virtuelle de sa formation, à la phase où l’état de l’esprit est celui d’un orchestre dont les instruments s’éveillent, s’appellent les uns les autres, et demandent leur accord avant de former leur concert¹⁴...”

Passionnément épris de cette activité intellectuelle éminemment stimulante et nouvelle pour lui, Valéry s’élève du même coup à cet état d’esprit qui devrait être l’idéal de tout traducteur soucieux de son métier :

“J’étais séduit par les recherches de cette espèce... Cette pratique créatrice assez passionnante me détachait du motif initial de l’ouvrage, devenu un

¹² *Ibid.* pp. 198-199.

¹³ *Ibid.* p. 203.

¹⁴ *Ibid.* p. 205.

prétexte, et me donnait enfin la sensation d'une liberté à l'égard des "idées" et d'un empire de la forme sur elles, qui contentaient mon sentiment de la souveraineté de l'esprit sur ses emplois¹⁵".

Pour atteindre à cette espèce d'état euphorique en face d'un texte à traduire, il faut non seulement que le traducteur affectionne l'aspect mécanique de son métier mais encore qu'il saisisse toutes les beautés et ressente toutes les nuances de la langue qu'il traduit, bref qu'il soit sensible à l'émotion purement littéraire que lui réserve son texte. Là-dessus, Valéry s'en prend avec virulence à une certaine manière – malheureusement trop répandue, – d'enseigner le latin, qu'on pourrait également appliquer à l'enseignement de l'anglais :

"Je ne sais rien de plus barbare, de plus infructueux et donc de plus bête qu'un système d'études qui confond la prétendue acquisition d'une langue avec la prétendue intelligence et jouissance d'une littérature. On fait ânonner des merveilles de poésie et de prose par des enfants, trébuchant à chaque mot, égarés dans un vocabulaire et une syntaxe qui ne leur apprennent que leur ignorance, cependant qu'ils savent bien et trop bien que ce travail forcé ne va à rien et qu'ils abandonneront avec soulagement tous ces grands hommes dont on leur a fait des agents de torture et de contrôle, et toutes ces beautés dont la fréquentation précoce et impérative n'engendre, chez la plupart, que le dégoût¹⁶."

Voyons maintenant comment Valéry s'est révélé un traducteur de premier ordre, après avoir donné ses "impressions de traducteur en toute simplicité¹⁷". Prenons, par exemple, les cinq premiers vers de la première bucolique :

¹⁵ *Ibid.* p. 206.

¹⁶ *Ibid.* pp. 207-208.

¹⁷ *Ibid.* p. 200.

“Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avena;
Nos patriae fines et dulcia linguinus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbra,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Voici une traduction en prose, de Maurice Rat¹⁸ :

“Tityre, couché sous le dôme d’un vaste hêtre,
tu essaies un air sylvestre sur ton léger pipeau;
et nous, nous quittons le sol de notre patrie et
nos doux champs; nous fuyons notre patrie; toi,
Tityre, étendu à l’ombre, tu apprends aux forêts
à répéter le nom de la belle Amaryllis.”

Voici une traduction en vers du même texte, par Henri Laignoux¹⁹ :

“Mollement étendu sous l’ombre de ce hêtre,
Tu reposes, Tityre, et sur ton chalumeau
Tu charmes tes loisirs au son d’un air champêtre
Qu’accompagne à son tour le murmure de l’eau.
Et nous, Tityre, et nous loin de notre patrie,
Loin de ses blonds guérets, de ses vertes prairies,
Nous fuyons. – Nous fuyons! et lui, l’heureux Tityre,
Il apprend aux échos des forêts à redire
Le nom d’Amaryllis, ses plus chères amours...”

¹⁸ Ed. Garnier, Paris, 1944, p. 1.

¹⁹ *Petite anthologie de Virgile*, Ed. F. Lanore, 1927, p. 3.

Ah! que puisse Tityre être heureux pour toujours!

Ces deux versions, toutes deux plus longues que le texte original, ajoutent certaines nuances, intercalent certaines harmoniques inexistantes dans ce dernier.

Voici maintenant, dans le cadre étroit qu'il s'est fixé, c'est-à-dire vers pour vers, comment Valéry s'est tiré du même texte²⁰ :

“O Tityre, tandis qu'à l'aise sous le hêtre,
Tu cherches sur la flûte un petit air champêtre,
Nous, nous abandonnons le doux terroir natal,
Nous fuyons la patrie, et toi, tranquille à l'ombre,
Tu fais chanter au bois le nom d'Amaryllis.

Avec une grande économie de moyens, sans pour autant rompre l'harmonie générale du texte original, Valéry obtient du même coup une version plus fidèle, et partant, une véritable *traduction*. En cela, il s'est révélé à la hauteur du défi que lui avait lancé son ami.

En terminant sa préface, de ce ton superbement amer qu'on lui connaît, Valéry expose quelques considérations sur les rapports du poète et de la société, qui ne sont pas sans intérêt pour le traducteur. En effet, on pourrait facilement substituer le mot “traducteur” à celui de “poète” et ressentir parfaitement le détachement mélancolique et fier de Valéry, en face des pouvoirs constitués, qui sont le plus souvent d'une souveraine indifférence à l'égard de certains artisans de l'esprit. Car, ne l'oublions pas, à l'égal du poète, le traducteur est, – du moins devrait être, – par essence, un “homme de l'esprit²¹”, sinon nécessairement un homme d'esprit. Or, cette catégorie d'êtres, nous dit Valéry, “s'insurge... plus ou moins manifestement, ou se renferme dans un travail qui secrète autour de sa sensibilité une sorte d'isolant intellectuel.” Mais, ajoute-t-il :

²⁰ N.N.R.F., *ibid.* p. 213.

²¹ *Ibid.* p. 211.

“Il ne faut pas... oublier que tout individu qui se distingue par les talents se place dans son cœur dans une certaine aristocratie. Il ne peut, qu’il le veuille ou non, se confondre à la masse, et ce sentiment inévitable a des conséquences très diverses. Il observe que la démocratie, égalitaire par essence, est incapable de pensionner un poète. Ou bien, jugeant les hommes au pouvoir et les hommes dominés par ceux-ci, il les méprise mais ressent la tentation de faire, lui aussi, figure en politique et de participer à la conduite des affaires. Cette tentation n’est pas rare chez les lyriques²².”

Cette tentation n’est pas rare non plus chez les traducteurs. Mais, en ce qui nous concerne, consolons-nous à la pensée que si “la démocratie... est incapable de pensionner un poète,” elle rétribue raisonnablement ses traducteurs, pour la bonne raison qu’ils lui sont plus nécessaires que les poètes. Sur cette note d’encouragement, sachons voir dans notre profession, aussi méconnue que passionnante, ce que Valéry a su voir dans la poésie, c’est-à-dire “l’occupation la plus pure parmi les humains, qui est d’appriivoiser et de relever les êtres par le chant...”²³.

Source : *Bulletin de l’Association technologique de la langue française d’Ottawa*, vol. IV, n° 4, novembre 1954, p. 6-13.

²² *Ibid.* p. 211.

²³ *Ibid.* p. 211.